

SOMMAIRE

Linguistique cognitive : une exploration critique

Jean-Baptiste GUIGNARD

Jean-Baptiste GUIGNARD : <i>Linguistiques et sciences de la cognition. Quelques éléments de contexte pour introduire au dossier</i>	7-19
<i>Beyond Linguistic Wars. An Interview with Noam CHOMSKY</i>	21-27
François RASTIER : <i>Langage et pensée : dualisme cognitif ou dualité sémiotique ?</i>	29-79
Raymond W. GIBBS: <i>The Social Nature of Embodied Cognition: A View from the World of Metaphor</i>	81-98
Guillaume DESAGULIER : <i>Le programme socio-pragmatique des grammaires de constructions : bilan et perspectives</i>	99-123
Jordan ZLATEV: <i>From Gognitive to Integral Linguistics and Back Again</i>	125-147
Jean-Baptiste GUIGNARD : <i>Corporéité, langage, catégorie(s) : Le projet « total » de la Linguistique Cognitive</i>	149-186
Didier BOTTINEAU : <i>Parole, corporéité, individu et société : l'embodiment entre le représentationnalisme et la cognition incarnée, distribuée, biosémiotique et enactive dans les linguistiques cognitives</i>	187-220

<i>Article en soumission libre</i>	
Karin Usadi KATZ and Mikhail KATZ: <i>Meaning in Classical Mathematics: is it at odds with Intuitionism?</i>	223-302
<i>Jalons</i>	
Pierre-Yves RACCAH : <i>Linguistique critique : une exploration cognitive...</i>	305-314
Cristian BOTA : <i>Le modèle Cosérien est-il cognitif ? Commentaires sur l'article de J. Zlatev "From Cognitive to Integral Linguistics and Back Again"</i>	315-319
Caroline CANCE: <i>Comment on Gibbs' «Social nature of Embodied Cognition. A View from the World of Metaphor»: Prerequisites for a Social and Cultural Approach to Cognition</i>	321-327

Linguistique critique : une exploration cognitive...

Pierre-Yves Raccah, CNRS

LLL, Orléans

Ce « jalons », impertinent comme un « jalons » doit l'être, argumenté comme un article doit l'être, très partiel comme un texte court ne peut éviter d'être (mais, je l'espère, pas trop partiel), vise à exhorter les grands esprits qui pensent profondément aux rapports entre les langues, le langage et la cognition à exercer leur esprit et leur grandeur en évitant, dans toute la mesure du possible, de laisser les mots qu'ils emploient infléchir leurs pensées à tel point qu'elles en perdent leur cohérence. Une certaine inflexion est sans doute inévitable mais, avec un peu de vigilance, il est possible d'éviter d'identifier deux concepts sous prétexte que les mots qui servent à les nommer dans une des langues dans lesquelles on s'exprime sont les mêmes ; il est possible d'éviter de prendre son intuition pour un phénomène observable ; il est possible d'éviter d'identifier une structure abstraite avec le processus qui permet de la concevoir, et ce, même si, dans l'usage courant, non scientifique, une telle identification est habituelle ; il est possible de prendre en charge les conséquences logiques de ce que l'on affirme (même si c'est parfois difficile). Bref, on peut éviter que cette inflexion n'altère la réflexion au point que les débats, qui devraient être argumentés et rationnels ne se réduisent aux conflits idéologiques qui préexistaient de toute façon à ces débats.

J'ai choisi quelques uns des thèmes qui me semblent intervenir au cœur de ces débats et, pour expliciter cette exhortation, j'indiquerai les confusions et les erreurs qui, dans beaucoup de travaux, affaiblissent leur portée, je signalerai les conséquences de ces confusions ou erreurs et je proposerai une manière alternative d'aborder ces thèmes, en montrant qu'elle ne conduit pas aux mêmes aberrations. Le cadre de cet exercice me permet de ne pas pousser la méchanceté jusqu'à citer systématiquement tous les auteurs des textes que j'ai lus et qui contiennent ces erreurs et ces confusions¹ (ou même, parfois, en jouent) : on les reconnaîtra sans difficulté... Et même pour le lecteur qui ne reconnaîtrait personne, ces réflexions présenteront peut-être encore plus d'intérêt : ce que je vise est une réflexion conceptuelle et non pas une polémique²... Impertinent, donc, mais néanmoins pertinent, j'espère !

C'est ainsi que, après avoir examiné quelques unes des conséquences de la double confusion (ancienne, mais encore 'en vigueur' aujourd'hui) entre langue et langage et entre langues et langages, conséquences qui mettent en question une partie des fondements des linguistiques cognitives, je tenterai de montrer la nécessité de prendre en compte certaines distinctions autour de la notion d'unité de langue, de la notion de sens, et de repenser l'utilisation des corpora, si l'on veut avoir quelque chance d'arriver à des descriptions un peu systématiques des phénomènes linguistiques de signification, des phénomènes cognitifs de construction du sens, et de ce qui concerne leurs rapports, descriptions qui ne reposeraient plus sur des présupposés idéologiques diviseurs, mais sur un consensus empirique 'dur', permettant d'unifier les cadres des différents axes de recherche et donc de renforcer l'efficacité des travaux. En effet, la balkanisation idéologique des recherches dans ces domaines conduit à une mosaïque d'écoles, de chapelles, de clans, de camps dont le souci principal est de 'gagner' sur les autres (parfois en utilisant des moyens indignes) plutôt que de faire avancer les recherches communes.

¹ Je tiens à la disposition des lecteurs qui le souhaitent un certain nombre de citations d'auteurs bien connus qui, par ailleurs, ont fait, ailleurs, un travail remarquable. On trouvera déjà une partie de ces citations dans le présent numéro d'*Intellectica*, par exemple, dans Guignard (2011) et dans Zlatev (2011).

² « Honni soit qui mal y pense ! », comme on dit en anglais.

1. - Étude des langues ou approches linguistiques de la cognition

Si l'on 'pense en anglais' et si on se laisse porter par les mots de la langue sur laquelle on appuie sa pensée, on peut considérer, sans trop y réfléchir, que la linguistique est une discipline « which studies language », et il semble ainsi aller de soi qu'il « n'y a pas de différences théoriques intéressante entre les langues humaines (« natural languages ») et les langages formels (« artificial languages ») » (Montague, 1970), ou bien, pour être plus 'moderne', qu'étudier la langue (« language »), *c'est* étudier la cognition, puisque le langage (« language ») est une faculté cognitive³. Ces deux réductionnismes, le *logicisme* (euphémistiquement appelé « linguistique formelle ») et le *cognitivisme*⁴ (euphémistiquement appelé « linguistique cognitive »), constituent les piliers antagonistes (mais complices...) de la 'science' *des langages, des langues et du langage*, à la mode mondialisée depuis le troisième tiers du vingtième siècle.

La première confusion a été largement critiquée, dès les années 80, par ceux-là même qui font la seconde confusion, et l'enseignent. Nous n'y reviendrons pas, sauf pour signaler que, d'un point de vue intellectuel, elle est moins grave que cette dernière : le logicisme confond deux systèmes abstraits qui auraient pu être semblables, mais qui se trouvent ne pas l'être (voir, par exemple, Raccach 1998, pour une démonstration) ; le cognitivisme (réductionnisme cognitif) commet, lui, une erreur de catégorie en confondant un système abstrait avec les moyens dont l'esprit dispose pour gérer ce système (l'acquérir, l'utiliser, le faire évoluer, l'oublier, le relier aux autres dispositions de l'esprit) : ces deux objets d'étude ne relèvent pas de la même catégorie et, contrairement à ce qui est le cas pour le logicisme, le fait qu'ils soient distincts n'est pas contingent.

Comme on pouvait s'y attendre, les choses se compliquent, ne serait-ce que parce qu'il est légitime de penser (assez probable, mais pas certain) que cette faculté cognitive qui permet de gérer les langues est aussi, dans une large mesure, celle qui permet de gérer les langages formels... Cette hypothèse, que le bon sens (mais aussi plus de cinquante ans de chomskysme) nous amène à considérer comme une évidence⁵, 'justifie' *a posteriori* la triple ambiguïté de l'anglais « language » : puisque les langues et les langages sont gérés par la même faculté cognitive, ils doivent avoir des structures analogues (pas de « différences théoriques intéressantes »), et les structures de cette faculté qui les gère doit 'tout naturellement' refléter cette analogie. D'ailleurs, si ce n'était pas le cas, une grande langue comme l'anglais n'aurait pas le même mot pour renvoyer à ces trois notions... (ce qui confirme, pour ceux qui en doutaient encore, que l'anglais est vraiment la langue la plus proche du mentalais !).

Une version plus faible du cognitivisme, qui a le mérite de ne pas être fondée sur une erreur de catégorie, considère que, puisque il est difficile de nier que les langues sont le produit de la cognition et qu'elles participent à sa structuration, les structures des langues humaines *renseignent* sur les structures de la faculté de langage, et donc sur la cognition humaine, au même titre que, en physique, l'étude des déplacements d'un objet renseigne sur les champs de gravitation auxquels il est soumis, sans pour autant que les déplacements

³ Voir, par exemple (Jan Garrett 2005) : « ...cognitive linguistics, a relatively new branch of the study of language whose goal is to understand how human beings think,... » (à propos de Lakoff).

⁴ Nous n'utiliserons ce terme, « *cognitivisme* », que dans le sens de *réductionnisme cognitif*, et non pas dans le sens qui fait référence à des courants de pensées liés à l'étude de la cognition.

⁵ Étant doté du même bon sens que la plupart des gens et ayant été imbibé du même chomskysme que beaucoup de linguistes, je crois partager personnellement cette croyance avec ceux qui la tiennent pour une évidence, mais ce fait contingent ne saurait constituer un argument en sa faveur et encore moins en faveur de son indiscutabilité. Quant aux divagations caricaturales qui se présentent comme s'appuyant sur l'évidence de cette hypothèse, le lecteur aura compris ce que l'on peut en penser...

puissent s'identifier aux champs de gravitation. De ce point de vue, les structures des langues constituent un observable indirect, parmi d'autres, des structures cognitives, lesquelles ne sont évidemment pas observables directement. Si l'on devait affubler de l'adjectif « cognitif » la dénomination de toutes les disciplines dont les objets d'étude peuvent constituer des observables pour l'étude de la cognition humaine, aucune discipline empirique n'y échapperait, puisque ce dont l'observateur peut parler, ce n'est pas de l'objet observé en soi, mais de ce qu'il en perçoit par le biais de son système sensoriel et cognitif : la physique, par exemple, deviendrait « physique cognitive »... En revanche, le choix d'un type d'observables à partir desquels une discipline est étudiée justifie la restriction à une branche de cette discipline par l'adjonction d'une spécification, comme c'est le cas, par exemple, pour « physique des particules » ou « chimie organique » ; dans le cas qui nous occupe, puisque les partisans de la version affaiblie du cognitivisme observent, de manière très légitime, les structures cognitives à travers celles des langues, il s'agit donc d'une '*cognitologie linguistique*' ou, pour la nommer de manière moins laide, d'une *approche linguistique de la cognition*, dénomination que j'utiliserai dorénavant pour me référer à cette position.

Nous verrons, dans la section suivante, que les structures des langues, elles non plus, ne sont pas directement observables, et nous en tirerons quelques conséquences. Pour le moment, je voudrais insister sur le fait que cette position est très différente du réductionnisme cognitif que nous avons appelé « cognitivisme », non seulement en ce qui concerne leurs fondements (erronés dans un cas, acceptables dans l'autre), mais aussi en ce qui concerne leurs conséquences sur la manière d'aborder les deux objets d'étude : les approches linguistiques de la cognition utilisent les structures des langues comme des moyens d'accès aux structures cognitives et présentent donc comme étant à leur charge de montrer *en quoi* tel ou tel phénomène linguistique contribue à renseigner sur la cognition ; en revanche, le réductionnisme cognitif, considérant que l'étude des langues est, *ipso facto*, une branche des sciences de la cognition, se soustrait à cette obligation. Une des nombreuses conséquences de cette conséquence est la différence de pratique suivante : là où un partisan des approches linguistiques de la cognition fondera ses propos concernant la cognition sur des résultats de recherches scientifiques sur les structures des langues, un partisan du cognitivisme se sentira autorisé, puisque il est spécialiste de la cognition, à fonder ses propos concernant la cognition sur ses propres intuitions linguistiques, ou sur celles d'autres spécialistes de la cognition⁶.

On pourrait être tenté d'écarter ces remarques en prétendant qu'elles « enfoncent des portes ouvertes » : les erreurs soulignées sont tellement grossières que, même si elles ont pu être commises à un certain moment, [plus] personne ne les commet et la version forte du réductionnisme cognitif n'existerait pas ou plus⁷. Il en résulterait que, lorsqu'on parle de « linguistique cognitive », il faut évidemment comprendre, selon cette version faible du cognitivisme, qu'il s'agit d'une approche linguistique de la cognition. Mais, s'il en était ainsi, cette « cognitologie linguistique » constituerait bien une branche des sciences de la cognition, mais certainement pas une branche de la linguistique : les propriétés des outils qui permettent d'observer un domaine ne font pas partie des propriétés de ce domaine. Pourquoi donc une

⁶ Après tout, pourraient-ils ajouter, les cognitologues maîtrisent leur langue correctement et n'ont pas besoin que des grammairiens leur disent ce que les mots signifient ou comment ils s'assemblent... C'est d'ailleurs une attitude tout à fait semblable qui a été reprochée aux informaticiens et aux logiciens, dès les années 80 ; eux, avaient, au début, une circonstance atténuante : ils cherchaient des modèles qui 'marchaient' et n'avaient pas à se soucier qu'ils 'marchent comme dans la réalité' (« il n'est pas nécessaire de mettre des plumes sur les ailes d'un avion pour le faire voler »...).

⁷ On trouvera dans ce numéro d'Intellectica de nombreuses raisons de ne pas faire confiance à cette pulsion généreuse (voir en particulier l'analyse détaillée des contradictions et paradoxes découlant des différentes prises de position concernant le *réalisme incarné*, dans l'article de Jean-Baptiste Guignard : Guignard 2011 ; voir aussi, ici même, les analyses critiques de Zlatev 2011).

branche des sciences cognitives ferait-elle partie de la linguistique ? Mais, réciproquement, que dire d'une théorie scientifique qui élaborerait elle-même les hypothèses sous-jacentes aux outils qu'elle utilise pour expérimenter ses propres hypothèses théoriques ? Bref, si la LC étudie les propriétés des langues, elle n'est pas plus (ni moins) cognitive que la physique ou la chimie et si elle étudie les propriétés du langage, elle ne relève pas de la linguistique. Cela dit, rien n'interdit, bien sûr, à un linguiste de s'intéresser aussi au langage ou aux structures de l'ADN, ni à un 'cognitologue' de s'intéresser aussi aux langues ou à la supraconductivité. Mais, comme les logiciens le savent bien, le plus grand peintre parmi les poètes n'est pas nécessairement la même personne que le plus grand poète parmi les peintres...

Malgré ces erreurs, ces confusions, ces raisonnements fallacieux, ces prises de positions idéologiques non justifiées, ces deux grands courants qui caractérisent une grande partie de la modernité en linguistique et en sciences de la cognition ont eu quelques qualités et quelque utilité, nous ne l'oublions pas. Ainsi, en centrant notre intérêt sur les aspects sémantiques de la linguistique, nous pouvons constater que le logicisme, même s'il n'a pas permis de recherches empiriques sur les langues humaines (puisque son objet d'étude, les systèmes formels, non empirique, était assimilé à l'objet d'étude empirique de la linguistique), a suscité l'intérêt pour une approche scientifique de la sémantique synchronique, domaine qui était considéré comme relevant de la subjectivité et de l'intuition. Le succès de la tendance à réduire les propriétés des langues à des propriétés logiques a promu la prise en compte systématique des conséquences des descriptions proposées, ce qui n'a pas toujours été le cas dans d'autres branches des 'humanités'. D'autre part, le réductionnisme cognitif, même s'il s'est privé d'une partie importante de sa valeur scientifique (puisque il est fondé sur le refus de prendre en compte des conséquences de distinctions catégorielles, comme celle qu'il est nécessaire de faire entre le concept de *langue* et celui de *langage*), a, quant à lui, suscité l'intérêt pour une approche empirique de la sémantique synchronique, approche qui semblait impossible puisque le sens est inaccessible à l'observation directe. Le succès de la sémantique cognitive a promu, dans certains cas, la prise en compte de l'observation des comportements des sujets parlants pour la détermination du sens des discours étudiés.

On pourrait penser qu'un mariage heureux entre ces deux grands courants permettrait de produire l'approche idéale, mais, à l'instar de George Bernard Shaw⁸, il convient de se méfier de ce genre d'alliance : on a pu obtenir ainsi une approche confondant l'étude des langues avec celle de la cognition *et* confondant les propriétés sémantiques des énoncés avec les propriétés logiques des propositions associées (par qui ?) à ces énoncés, le tout 'cimenté' par un principe attribué au système cognitif et reliant une notion non mesurable de *coût* à une notion non mesurable d'*efficacité* ; ce système se condamnait donc à ne pouvoir être ni scientifique ni empirique... S'il est certain qu'une meilleure approche devrait effectivement allier les qualités scientifiques du logicisme aux espoirs empiriques du cognitivisme, pour la concevoir, on ne peut pas faire l'économie d'une réflexion sur les observables, directs et indirects, et sur les attributions causales qui les relient aux objets d'étude de la sémantique et des sciences de la cognition.

2. - Pour une sémantique empirique

C'est une réflexion de ce type que j'esquisse ici. Il s'agit d'une réflexion partielle et critique, qui aboutira à des choix conceptuels et terminologiques, comme, par exemple, l'utilisation (classique, mais un peu oubliée) du terme *sens* pour parler de la valeur

⁸ On raconte que, à Isadora Duncan, lui faisant remarquer que : « You are the greatest brain in the world and I have the most beautiful body, so we ought to produce the most perfect child », Shaw aurait répondu : « What if the child inherits *my* beauty and *your* brains? »

sémantique des énoncés en situation, et du terme *signification* pour parler de celle des unités de langue. Les choix proposés dans cette réflexion constituent un exemple de solutions cohérentes et efficaces aux problèmes posés et ne doivent pas être considérés comme les seules options possibles : n'importe quel autre système cohérent peut être choisi, pourvu qu'il apporte des réponses aux questions posées, sans introduire trop de nouveaux problèmes...

2.1. À propos des unités de langue

Dans la section précédente, j'ai évoqué le fait que, ni le sens, ni les structures des langues ne sont directement observables. Cette propriété négative provient de ce que, pour être considéré comme observable, un phénomène doit être accessible aux systèmes sensoriels des membres d'une communauté. Je reviendrai, au paragraphe suivant, sur l' 'inobservabilité du sens' et aborderai ici celle des unités et des structures des langues.

Que l'on considère l'esprit comme incarné ou non, les langues humaines, qu'elles soient vues comme un produit de l'esprit ou de la culture (ou des deux), sont des systèmes abstraits et leurs éléments (et *a fortiori* leurs structures) ne sont donc pas accessibles à l'observation directe. Je ne peux accéder à une phrase que par l'intermédiaire d'un de ses énoncés, aux mots-de-langue que par l'intermédiaire de mots-de-discours ; l'écrit est un moyen encore plus indirect : chaque lecture du même texte donne lieu à un énoncé différent⁹. Si le concept d'*unité de langue* (mot-de langue, syntagme, phrase, ...) possède une réalité cognitive chez les locuteurs (qui ne peuvent pas comprendre un énoncé sans en reconnaître les unités de langue) et doit, pour les partisans d'une cognition incarnée, avoir un correspondant corporel, les unités de langue, elles, n'en sont pas moins abstraites et inaccessibles à l'observation directe.

Ce que le sémanticien peut observer, ce ne sont pas les unités de langue, mais leurs utilisations dans des situations particulières, à charge pour lui de justifier que ce qu'il a observé est bien une utilisation de telle unité de langue plutôt que de telle autre, et qu'elle est dotée de telle structure plutôt que de telle autre. Le sens qui a été construit par un interlocuteur lors de l'utilisation de cette unité de langue dans la situation observée est influencé par la nature de l'unité de langue utilisée, mais aussi par des caractéristiques de l'interlocuteur et par la nature de la situation, telle que l'interlocuteur la voit. On verra, au paragraphe suivant, que, bien que ce sens ne soit pas accessible à l'observation, c'est l'influence de l'unité de langue sur la construction de ce sens qui constitue l'objet d'étude de la sémantique : pour que cette influence puisse être décrite correctement, il faut déjà que la démarche qui permet au sémanticien d'inférer la nature de l'unité de langue utilisée à partir de l'observation le fasse de manière indiscutable. Le problème n'est pas tant d'accéder à la 'vraie nature' de l'unité de langue, mais plutôt que le dispositif soit fiable pour l'ensemble des descriptions sémantiques. La difficulté principale de la description sémantique d'une unité de langue vient de ce que le fait d'avoir des indications sur le sens qu'a pu prendre une de ses utilisations dans une situation donnée (ou même dans une classe de situations) ne suffit pas à déterminer l'influence qu'elle peut avoir, *en général*, sur la construction du sens : connaître le sens d'un énoncé, si tant est que cela soit possible (voir § 2.2, ci-dessous) n'est pas suffisant pour fournir une description de la signification de l'unité de langue qui lui est sous-jacente.

2.2. À propos du sens

Les sens, comme les unités et les structures des langues, s'ils sont accessibles à l'intellect, ne sont pas des entités matérielles et ne peuvent donc pas être perçus par notre système sensoriel. Mais, en ce qui concerne le sens, un deuxième problème, plus sérieux, intervient : le

⁹ Le *texte* peut ainsi être vu comme une *trace* de discours, ou, d'un autre point de vue, comme un *générateur* de discours.

sens construit par un sujet X ne peut être accédé que par X lui-même (si je veux savoir quel est le sens que X a construit, je dois le lui demander et c'est en construisant le sens de sa réponse que je pourrai avoir une idée, indirecte donc, du sens que X a construit). J'examine ici quelques unes des conséquences que l'on peut tirer de cette remarque à propos de la sémantique, laissant au lecteur le soin de prolonger la réflexion à propos de l'étude de la cognition.

Le sens étant privé, l'expression « étude scientifique du sens » est contradictoire et ne peut constituer la définition de la sémantique : il est urgent de renoncer fermement à cette prétendue caractérisation de la sémantique, pour populaire qu'elle soit. Une autre raison impose ce renoncement : si le sens pouvait être étudié en soi, et non pas comme *un sens attribué à une unité de langue* (dans un type de situation, par un type de locuteur), la sémantique serait indépendante des langues humaines et on retomberait sur le bon vieux mentalais, *le langage du sens...* C'est d'ailleurs probablement le profond enracinement de cette croyance qui fait que beaucoup de linguistes (même 'non-cognitifs') ne voient rien de choquant à une telle caractérisation de la sémantique. Si la sémantique relève de l'étude des langues, ce n'est pas le sens qu'elle étudie, mais *la manière dont les unités de langue influent sur sa construction* (en fonction de la situation dans laquelle ce sens est construit, telle qu'elle est vue par celui qui le construit). On pourra objecter que cette rectification (appelons-la *K*) résout le second problème mais pas le premier : selon cette objection, *K* tient bien compte du fait que le sens est toujours le sens attribué à une unité de langue, mais elle fait toujours appel au sens, qui est toujours privé. Et, à première vue, il semble qu'il faille donner raison à cette objection ; mais en y regardant mieux, on peut y déceler une hypothèse cachée, que je me propose d'isoler et de réfuter. *K* propose d'admettre que la sémantique étudie une certaine relation *R* entre les unités de langue et les sens : *K* fait donc appel au sens, non plus comme objet d'étude, mais comme l'un des membres que la relation étudiée relie (l'autre membre étant une unité de langue). L'objection serait donc valide seulement s'il était nécessaire, pour étudier une relation, d'avoir accès aux éléments qu'elle relie : les mathématiques élémentaires nous ont enseigné que ce n'est pas le cas. Nous avons vu au paragraphe précédent que la connaissance du sens d'un énoncé n'était pas suffisante pour décrire la signification de l'unité de langue sous-jacente, nous voyons maintenant qu'elle n'est pas non plus nécessaire. D'ailleurs, s'il fallait accéder aux sens que les locuteurs construisent pour accéder à la manière dont les unités de langue influencent cette construction, on ne voit pas comment les langues pourraient être acquises, et pourtant, n'importe quel imbécile acquiert sa langue maternelle en une vingtaine de mois, ce qui prouve que la manière dont les unités de langue influencent la construction du sens est accessible même si le sens (des autres locuteurs) ne l'est pas.

Il n'en reste pas moins que, pour étudier l'influence des unités de langue sur la construction du sens, même s'il n'est pas utile de tout savoir sur les sens construits, il est quand même nécessaire de connaître des propriétés concernant ce sens (de même que, pour étudier une fonction, on étudie les variations de sa valeur en fonction de celles de son argument). Cette question (comment connaître des propriétés utiles à propos de quelque chose d'inobservable ?) se pose à toutes les sciences empiriques et ne constitue pas un obstacle insurmontable (à condition de la traiter...) ; en effet, si je veux, par exemple, connaître la vitesse d'un corps céleste, ou même d'une petite bille, je devrai recourir à une observation indirecte parce que la vitesse n'est pas directement accessible à mon système sensoriel : c'est par l'observation de certains de ses effets matériels que je pourrai, comme tout autre membre de ma communauté, *calculer* cette vitesse. De même, si je veux me faire une idée de certaines caractéristiques du sens que X a construit, je dois sélectionner certains des effets observables que la construction de ce sens devrait provoquer et concevoir un dispositif qui me permettra, à moi et aux autres membres de ma communauté, de 'calculer' les valeurs de ces

caractéristiques, sur la base de ces effets de sens. La contrainte ‘communautaire’ interdit le recours à l’intuition ou à l’‘évidence’, et oblige à fournir une argumentation rationnelle, aussi bien pour la détermination des effets du sens à prendre en compte (il faut alors *et* justifier que ce sont bien des *effets* du sens *et* montrer qu’ils sont pertinents pour ce que l’on étudie) que pour le dispositif qui me permettra de ‘calculer’ les caractéristiques qui m’intéressent à partir des effets. Je ne peux donc pas considérer que le sens de l’énoncé E, interprété par le locuteur X dans la situation *s* avait la propriété P, en invoquant pour seule raison que c’est ainsi que je le comprends, ni parce que je pense que c’est ainsi que tout le monde devrait le comprendre dans *s* : si je veux admettre que le sens de E dans *s* a la propriété P, je dois concevoir une situation expérimentale *s’*, dont je dois prouver qu’elle est analogue à *s* pour ce qui concerne les phénomènes que j’étudie, et dans laquelle l’énoncé E peut provoquer un effet observable Φ , dont je dois avoir justifié la corrélation causale, que Φ se produise ou non, avec le fait d’avoir attribué à E, dans *s*, un sens ayant la propriété P. Il est donc nécessaire de promouvoir, en sémantique des langues, une réflexion sur les attributions causales, comme c’est généralement le cas en psychologie cognitive. Mais les attributions causales nécessaires à l’expérimentation en sémantique n’ont aucune raison d’être les mêmes que celles qui sous-tendent l’expérimentation en psychologie cognitive, puisque elles ne concernent pas les mêmes objets : puiser dans les pratiques des psychologues ne peut pas servir et relève du réductionnisme mentionné plus haut. Une réflexion spécifique est donc incontournable.

2.3. Corpus, observation, expérimentation

De ce point de vue de la recherche d’indicateurs de propriétés des sens qui sont réellement construits par les interlocuteurs, en présence des énoncés que l’on examine, la plupart des corpus disponibles sont incomplets pour des études sémantiques. En effet, si l’on peut admettre qu’ils indiquent soigneusement ce qui a été dit (ou écrit), et souvent, même, précisent la situation dans laquelle ce qui a été dit a été dit, très rares sont ceux qui donnent des indications, même indirectes, sur la manière dont a été compris ce qui a été dit. Cette faiblesse des corpus d’occurrences ne peut pas être compensée par l’abondance des données observables : elle concerne la *nature* des données, et le fait de disposer de cent mille occurrences d’une expression ne renseigne pas plus sur les sens auxquels elle a pu donner lieu que le fait de disposer de dix de ces occurrences (le nombre de pommes du corpus de Newton n’est pas pertinent pour étayer sa description de la gravitation...).

L’information que peut livrer un corpus d’occurrences à propos d’une unité de langue est qu’elle a effectivement été utilisée, éventuellement plus souvent qu’une autre : de cette information, on peut inférer, moyennant une hypothèse externe acceptable, que l’utilisation de cette unité de langue dans une situation donnée peut avoir un sens¹⁰. Si le corpus contient en outre des indications sur les situations de discours, il est aussi possible de savoir que l’expression en question est plus souvent utilisée dans telle situation que dans telle autre ; mais un tel corpus, puisque il ne dit rien sur les sens auxquels l’utilisation de cette expression a pu conduire dans telle ou telle situation, ne permet pas d’étayer ni de réfuter des hypothèses de description sémantique. Ainsi, lorsqu’un sémanticien limite son accès empirique à un corpus d’occurrences ne fournissant pas d’indications sur les sens construits, c’est sa propre interprétation des discours transcrits qu’il utilise comme donnée empirique pour remplacer cette information manquante. Or, si la plupart des gens manient remarquablement bien leur langue, cette propriété étonnante ne suffit pas pour que leurs hypothèses sur leur langue aient *ipso facto* une quelconque valeur, de même que les hypothèses que le profane que je suis peut

¹⁰ L’hypothèse externe que j’ai qualifiée d’« acceptable » stipule que tout ce qui a été réellement dit avait un sens dans la situation dans laquelle cela a été dit, pour au moins un des interlocuteurs (peut-être seulement le locuteur lui-même...).

faire sur la composition de mon sang n'a aucune valeur même si mon sang remplit étonnamment bien ses fonctions.

Dans les autres disciplines empiriques, ce qui est utilisé pour étayer ou réfuter une hypothèse descriptive, c'est l'*expérimentation*, l'observation directe spontanée ne servant qu'à *poser* des problèmes théoriques (et non pas à fournir des solutions). S'il est vrai que l'expérimentation s'appuie sur l'observation, il ne s'agit pas d'observation spontanée, mais, au contraire, d'observations effectuées dans des situations construites, de sorte qu'il soit possible de contrôler, autant que faire se peut, l'ensemble des paramètres de la relation causale que le théoricien suppose entre les entités abstraites dont il parle et les faits concrets observés. Court-circuiter cette phase expérimentale en supprimant tout contrôle sur les paramètres de la relation causale revient à présenter cette relation causale (conçue donc par l'intuition du chercheur) comme une vérité absolue échappant à toute possible contestation : cette attitude idéologique fait mériter les critiques adressées aux 'sciences molles'... Et remplacer cette phase expérimentale par des études statistiques sur les observables spontanés, relève d'une attitude mystique qui consiste à attribuer aux statistiques des vertus causales. Les sémanticiens ont tout intérêt à se soumettre aux lois de l'expérimentation scientifique, d'autant plus que leurs intuitions sur le sens sont souvent bonnes : l'expérimentation les amènera plus souvent à *affiner* leurs intuitions qu'à y *renoncer*...

Les linguistes, qu'ils soient 'cognitogyres' ou non, les 'cognitologues', qu'ils soient 'linguistogyres' ou non, n'ont donc rien à perdre, et tout à gagner, à remplacer leurs batailles de chiffonniers (ou de marchands d'armes, selon leur niveau dans la hiérarchie du pouvoir qu'ils croient avoir...) par des discussions argumentées et coopératives fondées sur des critères empiriques objectifs plutôt que sur l'adhésion à telle ou telle idéologie portée par l'emploi de tel mot ou tel autre. Ce n'est pas que ces débats idéologiques ne soient pas intéressants, loin de là, mais ils perdent leur intérêt lorsqu'ils sont déguisés en discussions scientifiques, de même que les discussions scientifiques perdent leur intérêt lorsqu'elles ne servent qu'à masquer des confrontations idéologiques. Croire que la science n'est qu'idéologie est aussi ennuyeux, stérile et dangereux que croire que la science est neutre.

J'ai montré, pour quelques uns des concepts intervenant dans les disciplines qui nous concernent, que l'établissement de ces critères empiriques pouvait se conformer à une rationalité acceptable indépendamment des idéologies à travers lesquelles les phénomènes relatifs aux langues et à la cognition humaines sont pensées, ce qui donne l'espoir qu'une certaine objectivité peut être obtenue, et ce, même si les critères que j'ai proposés n'étaient pas ceux qui seraient finalement retenus.

Références

- Garrett, Jan (2005). The New Philosophy: Cognitive Science and Experiential Realism. <http://people.wku.edu/jan.garrett/401s07/newphil.htm>. (mise à jour le 1^{er} novembre 2006)
- Guignard, Jean-Baptiste (2011). Corporéité, langage, catégorie(s) : le projet « total » de la linguistique cognitive. *Intellectica*, 56 : 149-186.
- Montague, Richard (1970). Universal Grammar. *Theoria*, 36: 373–398.
- Raccah, Pierre-Yves (1998). L'argumentation sans la preuve : prendre son biais dans la langue. *Interaction et cognition*, Vol. II- 1&2, 1997 : 237-264
- Zlatev, Jordan (2011). From Cognitive to Integral Linguistics: Learning from Coseriu's Matrix. *Intellectica*, 56 : 125-147.